

## Chapitre I : Première mission

Robert Abittbol était arrivé tôt ce matin. Il avait ouvert le rideau de fer à l'arrière de la boutique et s'était installé dans l'étroite cuisine pour boire son café. Il lui restait à finir de lustrer un petit meuble qu'avait acheté une cliente exigeante et il pourrait le livrer comme convenu dans la matinée. Cela ferait de la place dans la boutique.

Avec sa femme Elisabeth, ils avaient acheté ce magasin d'antiquités quelques années auparavant, réalisant ainsi un vieux rêve. Passionnée par les meubles anciens et les bibelots insolites, Elisabeth avait un certain talent pour mettre en valeur sa marchandise. Sa boutique ressemblait à un véritable décor de théâtre où chaque objet était mis en scène d'une manière originale. Elle-même avait l'air d'une diva excentrique : c'était une petite femme mince à la peau mate et aux cheveux bruns tirés à l'arrière. Elle avait les bras couverts de bracelets et breloques en tout genre et sa silhouette était toujours vêtue de noire.

Robert était tout son contraire : grand avec la peau transparente des gens du nord, ressemblant à un pantin qui ne savait pas quoi faire de ses membres. Son visage était couvert de taches de rousseurs et ses yeux bleu clair semblaient transparents comme de l'eau. Le large sourire qu'il affichait sur son visage la plupart du temps lui donnait l'air d'un gamin décontracté. Il paraissait jeune, malgré une calvitie naissante qui commençait à prendre de l'aisance sur le haut de son crâne et qu'il aimait à appeler son terrain de football. Certaines clientes, certes un peu âgées l'appelaient encore jeune homme, ce qui mettait

Elisabeth en rogne, d'autant plus qu'elle avait quelques années de plus que son mari.

Ils s'étaient rencontrés lors d'une brocante : leurs stands étaient côte à côte et ils avaient déballé leurs marchandises à 6 heures du matin pour être prêts dès l'arrivée des premiers badauds. Elisabeth avait installé les objets venant de son grenier sur une toile de jute bien repassée. Derrière elle, elle avait dressé un paravent chinois, mis quelques lumières et des guirlandes de fleurs séchées. De son côté, Robert avait posé ce qu'il avait à vendre en vrac sur une planche de bois posée sur deux tréteaux. Résultat, à la fin de la journée, Elisabeth avait tout vendu alors que Robert était reparti avec le même chargement ! Pour comble de malheur, il avait perdu ses clés de voiture et avait été obligé de rentrer chez lui à pied avec tout son barda. Elisabeth l'avait aidé à faire plusieurs allers-retours et depuis, ils ne se quittaient plus.

Robert avait de l'or dans les doigts : c'était un bricoleur de génie. Il retapait, réparait, transformait et patinaient tout ce qui lui tombait sous la main pour en faire des meubles et des étagères originaux. Plus c'était vieux, plus cela lui plaisait : Il était capable de transformer trois planches de bois toutes vermoulues en un meuble de style ! C'est pour cela qu'on venait chez lui : on y trouvait l'introuvable, le meuble ou l'objet original qu'on cherchait depuis toujours. La clientèle venait de loin et les affaires marchaient bien.

Située tout près de la gare et du marché, la boutique était idéalement placée. Elisabeth avait posté deux énormes chiens en pierre devant l'entrée, comme pour garder la caverne d'Ali baba. A l'intérieur s'entassait un bric-à-brac organisé de meubles, bibelots et objets tous plus introuvables les uns que les autres. Sur la droite, une porte donnait sur un ancien petit cagibi dans lequel Elisabeth avait installé son bureau. Au fond de la boutique, une autre

pièce servait d'atelier à Robert et s'ouvrait sur une petite cour par laquelle celui-ci était arrivé ce matin-là. Contigu à cet atelier, un ancien débarras avait été aménagé en petite cuisine. Robert bailla bruyamment et se resservit un café avant de commencer sa journée.

Quelques centaines de mètres plus loin, au bout d'une rue calme se trouvait la maison familiale. Bâtie sur un grand jardin plein d'arbres et de broussailles, cette ancienne chaumière à colombages avait été entièrement retapée par Robert et décorée par Elisabeth. Ressemblant à une grande maison de poupée, la bâtisse faisait apparaître derrière la barrière en bois une terrasse surplombée d'une pergola qui s'ouvrait sur un salon rempli d'objets hétéroclites à l'image de leur boutique d'antiquités. En enfilade, une salle à manger donnait sur la cuisine : celle-ci, très spacieuse, avait été meublée à l'ancienne : Elisabeth détestait les cuisines « intégrées ». Elle avait donc rassemblé des meubles disparates comme un billot de boucher, un ancien meuble de graineterie plein de petits tiroirs, un frigidaire américain des années soixante et un tas d'ustensiles chinois ici et là. La table rectangulaire en bois massif trônait au milieu de la pièce, entourée de 6 chaises dont le cannage d'origine commençait à se percer de partout.

Toutes les pièces du rez-de-chaussée étaient reliées par un couloir traversant la maison sur toute sa longueur et aboutissant à un grand escalier en chêne qui grinçait comme un vieillard à chaque fois que quelqu'un voulait monter à l'étage.

Au premier, un palier desservait quatre chambres. Dans la première, Stan, le plus jeune des deux enfants, dormait encore à poings fermés. C'était le début des vacances et rien ne pouvait le décider à se lever avant 10 heures du matin. Il aimait dormir avec un drap recouvrant son vi-

sage, surtout depuis que sa sœur lui avait raconté que cela empêchait les araignées de grimper sur sa tête en plein sommeil. C'était plus fort que lui, Stan détestait les araignées. Agé de 13 ans, il avait deux passions : la lecture et les jeux vidéo.

Il était capable de lire toute sorte de livres des après-midis entiers allongé sur son lit. Malgré tout, sa préférence allait aux histoires fantastiques et aux bandes dessinées.

Quant aux jeux vidéo, s'il n'y avait que lui, il y aurait joué des heures durant, jusqu'à ce que ses yeux deviennent des fentes de boutons. Tous les jours en rentrant de l'école, il luttait contre l'incompréhension totale de sa mère qui devait répondre à l'immuable question : « Maman, est-ce que je peux jouer à la gamecube ? » Son malheur était d'autant plus grand que ses copains avaient, soi-disant, un crédit illimité dans cette discipline !

Question rangement, Stan tenait de son père et n'était pas vraiment un champion : le sol de sa chambre était recouvert d'habits sales, de plusieurs paires de chaussettes, de slips, d'un jogging en bouchon et autres tenues vestimentaires en attente de lavage. Des cahiers, livres de classe et classeurs tenaient compagnie aux habits, abandonnés au même sort ainsi qu'un grand nombre de bandes dessinées. Il régnait dans cette pièce un désordre qui s'accompagnait d'une odeur de renfermé frôlant la limite des odeurs acceptables. Carla, sa sœur, disait toujours que ce n'était pas pour rien qu'il était né sous le signe chinois du cochon.

De deux ans son aînée, il n'y avait pas plus soignée et organisée qu'elle. Sa chambre, blanche et bleue, était d'une propreté impeccable et sentait le parfum. Partout régnait l'ordre : sur son bureau, sur lequel chaque cahier, chaque classeur et chaque livre étaient à sa place ; sur les étagères, où chaque objet était mis en valeur ; dans les placards, où les piles d'habits propres étaient soigneusement rangées. A côté de la fenêtre étaient accrochés deux

grands miroirs devant lesquels elle aimait danser en écoutant la radio.

Ils étaient tous deux excellents élèves et malgré leurs goûts opposés, s'entendaient à merveille et se complétaient en tout point : Stan, diminutif de Stanislas que Carla lui avait donné depuis qu'il était né, lui apportait le côté rationnel et froid des scientifiques. En échange, elle lui donnait la dimension relationnelle et psychologique qui lui faisait parfois défaut.

De l'autre côté du palier se trouvait la chambre d'Elisabeth et Robert. Décorée dans les tons de gris, la pièce était très claire et inspirait le calme et la tranquillité. On accédait directement de cette chambre à une grande salle de bain rétro, carrelée du sol au plafond de damiers noirs et blancs, avec une baignoire à pieds trônant au milieu de la pièce et un lavabo surmonté d'une glace art déco. La dernière pièce était une petite chambre d'amis toute jaune. Elisabeth avait l'habitude d'y loger régulièrement sa tante qui gardait les enfants quand, avec Robert, ils s'absentaient pour acheter des marchandises.

Comme tous les matins, Elisabeth prenait son petit-déjeuner dans la cuisine. Malgré le froid qui cinglait, elle avait ouvert la fenêtre en grand. Elle n'aurait su dire pourquoi, mais elle aimait l'air frais et sa première action du matin après avoir descendu le grand escalier était d'ouvrir les fenêtres, quelle que soit la température extérieure. Cela avait le don de mettre en rogne ses enfants qui grelotaient en prenant leur petit-déjeuner.

— Vous n'avez qu'à mettre vos robes de chambre et vos chaussons. Il faut bien changer l'air... On ne va pas vivre tous les jours avec les mêmes microbes !

— Ca ne risque pas ! Les microbes, il y a longtemps qu'ils ont compris et qu'ils ne mettent plus les pieds dans cette cuisine, répondait Stan !

— C'est sûr, ils sont tous dans ta chambre, ajoutait Carla.

Et régulièrement, Stan remontait dans son antre en bouddant.

Le ciel était d'un bleu de carte postale ce matin-là. Elisabeth regardait l'horizon quand tout à coup, au lointain, elle remarqua une forme étrange qui volait. Cela ne pouvait pas être un avion, l'objet volant se déplaçait en zigzagant d'une manière inquiétante. La forme s'approcha si rapidement de la fenêtre qu'Elisabeth n'eut pas le temps de réagir : la chose volante atterrit comme un boulet sur la table de la cuisine, renversant le bol de café ainsi que le pot de confiture de fraises qui se demanda ce qui lui arrivait. Elisabeth poussa un cri, se prit les pieds dans sa chaise en se levant et tomba sur les fesses.

— J'ai bien cru que j'allais rater la fenêtre. Toutes mes excuses, Elisabeth.

Et se levant, un drôle d'homme vêtu d'une cape et d'une cagoule fit un baisemain à Elisabeth encore abasourdie par cet atterrissage de choc. Comme il l'aidait à se relever, elle lui répondit :

— Ajagap ! Ce que vous m'avez fait peur ! Vous ne vous êtes pas fait mal au moins ?

— Ne vous inquiétez pas pour moi, ça ira... Vous n'avez pas l'air contente de me voir !

— Ne vous froissez pas mais je vous avais relégué dans mon inconscient. Le fait de vous voir en chair et en os ne présage rien de bon pour moi.

— Comment allez-vous depuis la dernière fois ?

— Je suppose que vous n'êtes pas venu jusqu'ici pour me demander comment j'allais ?

— Effectivement.

— Allez droit au but.

— Je suis venu vous chercher. Comme vous le savez, notre pays, la Calopsie, est sous le joug d'Egone. Celui-ci

s'attaque de plus en plus à des innocents et sa toute puissance s'étend maintenant partout. Le contre pouvoir que nous avons mis en place avec le grand sage Adelmarr est suivi par une partie de la population mais Egone est si puissant qu'hier encore nous pensions que nous ne tiendrions pas longtemps face à lui. Ma présence ici est due à un élément nouveau : nous avons enfin réussi à localiser un des Pouvoirs Interdits. Egone ne doit pas mettre la main dessus : cela ne ferait qu'augmenter sa puissance. Votre mari, par ses ancêtres, est un des Elus et lui seul peut le détruire. C'est pourquoi nous sommes venus vous chercher. Robert ne veut pas partir sans vous, vous faites parti du voyage !

Elle resta silencieuse quelques minutes, repensant à sa première entrevue avec cet homme venu de Calopsie, ce pays lointain où vivait un peuple pacifique doté de pouvoirs exceptionnels. L'Air, la Terre, L'Eau et le Feu régissaient la vie de ce monde et chacun des habitants faisait parti de la famille de l'un des quatre éléments. Chaque famille avait un pouvoir particulier : on était Fils de l'Air ou Fils de la Terre, Fils de l'Eau ou Fils du Feu. Egone, un terrible despote, terrorisait la population et utilisait une arme implacable pour asservir le peuple : le Pouvoir du Néant. Ce Pouvoir réduisait les contestataires en « Inerte » c'est-à-dire à l'état naturel de Terre, Air, Feu ou Eau en fonction de la famille à laquelle ils appartenaient.

Ajagap reprit la parole :

— Chère amie, l'heure de votre première mission a sonné et il n'y a pas de temps à perdre. Nous ne savons pas si Egone est au courant de notre découverte. En tout cas, il ne doit pas arriver avant nous. Ce n'est pas le moment de faiblir : nous devons partir tout de suite.

Elisabeth l'écoutait, sans pouvoir réagir tant la situation lui semblait irréaliste. Ce qui l'énervait le plus dans tout ça, c'était de ne pas avoir bu son café. Elle détestait les démarrages du matin sur les chapeaux de roues. Reprenant ses esprits, elle regarda le drôle d'homme bien en face et lui dit sèchement :

— Ajagap, je ne peux pas partir tout de suite. Primo, je n'ai pas fini mon petit-déjeuner à cause de vous : vous m'avez interrompu. Deuxièmement, je ne suis pas habillée et il est hors de question que je parte en voyage en chemise de nuit. Troisièmement, je ne pars pas tant que je n'ai pas trouvé une solution pour faire garder mes enfants. Vous allez donc m'attendre bien sagement ici, et quand je serai prête, nous partirons. Et puis cette fois, quand vous m'emmènerez, vous aurez intérêt à éviter les trous d'airs. Ce n'est pas parce que vous êtes un Fils de l'Air que vous devez tout vous permettre ! J'ai bien cru que j'allais mourir la première fois, je ne veux pas que ça recommence. Vous me le promettez, sinon, je ne pars pas.

— Je vous le promets. Les conditions atmosphériques de votre premier vol étaient exceptionnellement mauvaises. Aujourd'hui, le ciel est parfaitement dégagé.

— N'empêche que votre atterrissage n'était pas particulièrement réussi : j'ai bien cru que vous alliez emporter ma fenêtre.

Ajagap sentit qu'il ne fallait pas la contrarier. Si jamais elle refusait de partir, Robert ne partirait peut-être pas non plus et ce serait une catastrophe pour son peuple. Il se mit à regarder l'horizon et attendit.

Ce fut vite fait : après une douche rapide, Elisabeth enfila un pantalon et un gros pull par-dessus un tee-shirt. Elle ne savait pas trop à quoi elle devait s'attendre : bien qu'ayant déjà été en Calopsie, elle ne connaissait pas vraiment ce monde. Elle fourra dans un petit sac à dos quelques victuailles, une gourde, une lampe de poche et un couteau suisse. Quand elle était petite, elle prenait toujours

ce matériel pour partir en expédition au fond de son jardin. C'était écrit dans le manuel des Castors Juniors. Elle sourit en repensant à ce souvenir et se dit que ça pourrait toujours servir.

Décrochant le combiné du téléphone, elle composa le numéro de sa tante en espérant qu'elle serait disponible pour venir passer quelques jours chez eux et garder les enfants.

— Tante Droséra ? C'est Elisabeth...

— Oh, ma Lili, comment vas-tu ?

Tante Droséra était comme ça : rien ne la surprenait. Que sa nièce l'appelle à 7 heures 30 du matin lui semblait être quelque chose de tout à fait normal.

— Très bien, merci.

Elisabeth se racla la gorge avant de se lancer dans un énorme mensonge :

— Ecoute, Robert et moi partons en voyage pour acheter des marchandises et je voulais savoir si tu pouvais venir garder les enfants jusqu'à notre retour.

— Mais avec plaisir... Tu sais bien que j'adore tes enfants. Quand dois-je venir ?

— Tout de suite... Ce voyage n'était pas prévu et si l'on ne part pas maintenant, on risque de perdre la vente...

— Ma chérie, va-t'en vite, je prends ma voiture et j'arrive.

— N'oublie pas tes clés, je serai déjà partie quand tu arriveras et les enfants dormiront peut-être encore.

— Ne t'inquiète pas, je me débrouille !

Il fallait bien une heure et demie de route à Droséra pour rejoindre la maison des Abittbol en voiture.

Elisabeth raccrocha, un sourire aux lèvres. Sa tante était vraiment quelqu'un d'extraordinaire. C'était la sœur de la mère de Robert : mariée à l'oncle Paul, ils n'avaient pas pu avoir d'enfants. Pour cette raison, elle s'était dévouée toute sa vie pour ses neveux et nièces puis pour les enfants de ces derniers. Elle était toujours disponible pour venir

passer quelques jours chez eux. Les enfants l'adoraient, Stan en particulier car elle le laissait jouer aux jeux vidéo autant qu'il voulait et lui avait même offert une deuxième manette pour jouer avec lui.

C'était une femme au visage rond, toujours joviale, qui portait des lunettes sur l'extrême bout de son nez. Elle avait des lèvres toutes fines recouvertes de rouge à lèvres rouge sang et des petits yeux pétillants qui souriaient tout le temps, accentuant les nombreuses rides dessinées sur son visage. C'était l'archétype même de la mamie qu'on aimerait avoir.

Elisabeth rejoignit Ajagap dans la cuisine. Finalement, cette journée banale commençait à devenir excitante... Elle griffonna quelques mots à l'attention de Stan et Carla pour expliquer son absence. Après avoir posé la lettre en évidence sur la table de la cuisine, elle enfila son blouson. Il ne lui restait qu'une petite chose à faire : prévenir Robert que la mission avait commencé. Elle composa le numéro de la boutique et attendit dix sonneries. Personne. C'était curieux, Robert était là-bas, elle en était sûre. Tant pis, Ajagap avait suffisamment attendu.

— Vous avez fait vite... Tout est réglé ?

— Je crois que oui.

— Adelmar, qui est parti avec moi, a directement été à la boutique rejoindre Robert.

Allons-y. Ils nous attendent avec le « Livre des Légendes » : c'est le seul moyen d'arriver en Calopsie.

— Pas la peine d'en dire plus : je me souviens de mon premier passage : un simple coup d'œil au milieu du Livre et j'avais été aspirée dans votre monde... J'espère qu'ils ne sont pas déjà partis car je viens de téléphoner à la boutique et personne n'a répondu.

— Adelmar aura laissé le Livre.

— Il vaut mieux ! Où les retrouve-t-on ?